

LES BOITES DE DENIS P.

Un artefact sur un socle, à hauteur d'homme, à hauteur de tête. Béton gris clair vaguement parallélépipédique. Compact, mais percé. Angles coupants, des droites et des angles droits. On s'approche. Verticales grises. Obligatoirement on tourne autour de l'objet. Quelques orifices. Et pas sur toutes les parois. Est ce une porte, en bas, à hauteur d'homme, d'un petit homme de cinq centimètres ? Sont-ce des fenêtres, en haut, des rangées de fenêtres jetées à l'étage de cet édifice ? Maison, blockhaus, tombeau ? Miniatures ? Qu'est ce que ça fait là ? Il faut voir ça de plus près. On colle l'oeil à la porte, ou à la fenêtre, et là, miracle, il y a de la lumière, on voit un escalier, un couloir qui s'amorce, baigné de jour, l'ombre d'un mur intérieur. C'est une bribe d'un système de communication, ces passages mènent bien quelque part, il y a un plan derrière tout ça. On cherche d'autres ouvertures, d'autres orifices sur d'autres parois. Miracle encore, chacun des orifices visités par l'œil montre des espaces bien organisés, l'intérieur de ce parallélépipède semble sculpté de partout, partout des perspectives, des murs, des portes, des ombres et des lumières. Il y a même de l'eau, dans des bassins ou dans des auges, de l'eau avec des reflets, c'est stupéfiant comme la vie... On voit même, d'une des portes, une enfilade qui perce l'artefact de part en part et qui débouche sur l'extérieur, laissant entrapercevoir l'ombre des visiteurs qui déambulent de l'autre côté de l'objet. Mais qui vit là, dans ces palais vides ? Ou dans ces cryptes, si l'on parvient à les imaginer enterrés, ces palais, leur plafond au ras du sol, totalement souterrains, sans communication, alors, avec l'atmosphère, avec l'air que nous respirons, sauf pour les palais dont la terrasse laisse voir un escalier qui descend vers les profondeurs).

Le visiteur pense alors à ce coffre noir qu'il a vu dans un musée en Angleterre. Un coffre noir, fermé, opaque, qui ne donne rien à voir sinon son volume (un petit potiron carré), et un œilleton sur une paroi verticale, puis un autre œilleton sur la paroi d'en face, dès lors qu'on a tourné, intrigué, autour du coffre noir posé sur un socle plein, dans une salle tapissée de toiles de maîtres. On se penche alors un peu et l'on ferme un oeil pour regarder ce que peut bien montrer l'œilleton. On voit alors un intérieur, peint en trompe l'oeil par Rubens ou un de ses élèves, un intérieur hollandais, une grande pièce dans des teintes chaudes, des murs percés de hautes fenêtres bordées de rideaux, des tableaux sur les murs. Il y a des meubles, des fauteuils, une table, un canapé. Curieux de ce que peut bien montrer l'autre œilleton, on y va, et l'on y voit les mêmes meubles, sur les mêmes tapis, mais sur un autre fond : les deux autres murs de la pièce, l'autre côté de la même pièce, avec une cheminée, une bibliothèque, un petit secrétaire dans un coin. En se redressant, on est content d'avoir vu l'intérieur de la boîte sans l'ouvrir. Miracle optique, le monde peut être regardé par un trou, un trou de serrure par exemple. Et puis on a joui du trompe l'œil, la géométrisation de l'espace a permis au peintre de donner l'illusion de la profondeur. Miracle géométrique. Mais alors pourquoi rajouter à l'oeuvre une troisième dimension, celle qui manque généralement à la peinture ? Pourquoi rajouter le mur de derrière ? C'est évidemment pour créer un volume réel, l'intérieur du coffre, dissimulé. Qu'y a-t-il à l'intérieur d'une noix ? La peinture est à l'intérieur, penchez vous pour la voir. Pour voir de la peinture, entrez dans la boîte ! Pénétrez la par ses orifices, et non seulement vous verrez le monde (habité par qui ?) mais encore vous serez dedans, entre quatre murs, ceux qui sont devant vous et ceux qui sont derrière ! Il y a de l'ironie dans ce

coffre noir opaque, exposé au milieu d'une salle dédiée aux grandes toiles de maîtres qui couvrent les murs du sol au plafond.

Mais quoi de commun entre ce coffre et les objets de Denis P. ? D'abord la gestuelle du spectateur ! S'approcher, tourner autour, se baisser, coller son œil. Et puis la figuration de l'espace. C'est l'espace qui est le véritable sujet de la peinture du coffre. Mais ici c'est de la sculpture. Les trois dimensions, ici, sont bien réelles... Le parallélépipède est il plein ? Ou creux ? Les deux, évidemment ! Il n'y a qu'à regarder par les orifices ! Comment est il fabriqué, cet artefact ? « Per via di levare », cad en le creusant, en introduisant du vide ? ou « per via di porre », en mettant du plein autour ? Qui a construit cette chose ? Un architecte ? A quel usage ? Comme un refuge pour un nain errant ? Comme un modèle réduit d'un espace plus vaste à l'usage de Dieu sait quoi ? Peu importe ! Pour le moment le spectateur ressent surtout qu'il partage le même air, la même atmosphère que les hypothétiques habitants de l'objet, qu'il éprouve le même froid, le même chaud, les mêmes odeurs. Le dedans de l'objet communique avec le dehors, le dehors où précisément se tient le spectateur. Les hypothétiques habitants sont donc à la fois dedans et dehors. C'est troublant.

A explorer, de l'extérieur et par l'œil seulement, cet espace intérieur, on découvre qu'y joue la lumière. il y a deux sortes de lumière , une jaune, celle des spots qui éclairent l'artefact de haut, et puis la lumière du jour, plus franche. Le spectateur peut agir sur l'éclairage en passant la main devant tel orifice pendant que son oeil reste rivé à tel autre orifice. Cet espace intérieur se révèle éclairé de l'extérieur. Et puis l'eau... Comment arrive-t-elle dans ces auges et ces bassins ? Comme chez nous, elle garde ici son horizontalité étrange ! On découvrira des fentes dan la paroi supérieure, par lesquelles l'eau est approvisionnée. L'eau comme la lumière vient de l'extérieur, de là où nous sommes, nous, spectateurs.

Et puis on découvre, au hasard des différentes perspectives révélées par différents orifices, du langage écrit, un morceau de phrase : *où l'identité d'autrui se dissout*. Le morceau de phrase s'affiche au fronton d'une porte obscure, au bas d'un escalier. On apprendra qu'il s'agit de fibres optiques qui transportent la lumière du jour comme aussi celle des spots. L'effet est violent, de ces petits points qui déchirent cruellement la semi obscurité de ce morceau d'intérieur. Mais qu'est ce donc que l'idée d'autrui ? Ce que pense autrui, ou bien ce que moi, sujet, je pense d'autrui ? Et qu'est ce donc qui se dissout ? Autrui (lui ou elle) ? Ou moi, le sujet ? Ou bien la formidable barrière qui me sépare de l'autre, qui m'isole, et qui, précisément ici, disparaît ? Coït, orgasme, fusion. Ici on jouit ! Et puis on déjouit, on redevient soi même, on se remet à penser, à penser de ses propres pensées. Décidément, ces boites sont crâniennes, l'auteur le dit lui-même, palais de la pensée.

19 novembre 2011

Dric Martin

